

## LA BIENVEILLANCE CONTAGIEUSE

Mt 8, 5 sq // Lc7,1 sq

L'issue de l'histoire racontée par l'Évangéliste est totalement improbable parce que rien ne va de soi.

Il ne va pas de soi qu'un centurion ( l'équivalent d'un capitaine ) se soucie d'un de ses serviteurs au delà de ce qu'exige le règlement de l'armée. Pour les malades il y a l'infirmier militaire – ou ce qui en tenait lieu – et advienne que pourra.

Il ne va pas de soi que ce Romain, païen, impur et envahisseur de surcroît ait aimé le peuple juif au point de lui faire construire une synagogue dans sa petite ville de garnison.

Il ne va pas de soi que des notables juifs entendent sa requête au point d'intercéder en sa faveur auprès de Jésus, lui-même n'étant pas en odeur de sainteté auprès des religieux officiels...

Il ne va pas de soi que Jésus écoute ce païen et le cite en exemple.

Les règles militaires, la coutume religieuse et même le sentiment patriotique de l'époque s'opposent à cette chaîne d'éventualités. Tout est réuni pour que rien ne se passe et que le serviteur meure de sa belle mort. Or c'est le contraire qui se produit.

A cause d'un je ne sais quoi qui met du jeu là ou ça coince. A cause d'une bienveillance contagieuse. On a le sentiment que sans s'être concertés, tous ces personnages ont décidé de se faire confiance. Ce qui change tout.

L'esclave doit sa guérison à la bienveillance du centurion qui se soucie de lui au delà de son cahier des charges. Le centurion est écouté avec bienveillance par les notables locaux et ce n'est pas banal. Pas plus que n'est banale la bienveillance d'un étranger envers le peuple juif. Jésus enfin reçoit les notables avec bienveillance alors que son temps est compté et sa mission urgente.

La bienveillance, qu'est-ce donc ? Comme son nom l'indique, c'est une attention bénéfique portée à l'autre. Une veille positive qui, lorsque l'occasion se présente, laisse sa chance à autrui. Dans ce passage la bienveillance consiste, pour chacun des personnages, à faire une exception à ses propres règles afin de donner sa chance à un tiers.

Arrêtons-nous déjà sur ce point.

Dans quelle société vivons-nous et comment vivons-nous ?

Nous vivons dans une société du contrôle et du soupçon. On fait de moins en moins confiance à l'individu, qui est encadré par des règles de plus en plus contraignantes. Mes enfants m'ont fait remarquer qu'à leur âge, je jouissais de bien plus de liberté qu'eux. Je pense que c'est vrai. Je ne pâtirais plus aujourd'hui en camp de ski avec mes catéchumènes dans un chalet perdu en montagne comme je le faisais au début de mon ministère. A cause des nouveaux impératifs de sécurité, à cause du soupçon de principe porté sur les rapports entre adultes et jeunes ...

Autre manifestation connexe du soupçon, cette tendance lourde actuelle qui porte le vilain nom de judiciarisation. Le règlement de questions qui hier encore y échappaient presque

totallement passe désormais par les tribunaux. Ce qui correspond à un état d'esprit répandu considérant les relations avec autrui à travers le prisme de ce qui est permis et de ce qui est défendu.

Les résultats sur les relations humaines sont désastreux. La société est traversée par une guerre permanente des droits et des devoirs tous azimuts. On invente des législations inédites tandis qu'une quantité de groupes particuliers, associatifs ou ethniques, revendique des droits. Au point qu'on a pu parler de dictature des minorités.

Il n'est pas étonnant que le sens de la responsabilité individuelle s'efface, au profit du conformisme légaliste.

S'ils avaient partagé un tel sentiment, les protagonistes de mon récit n'auraient laissé aucune chance à la guérison de l'esclave. Le centurion appartenait à l'une des armées les plus disciplinées qui fut jamais à travers l'Histoire. Quand aux religieux, ils auraient pu se montrer passablement sourcilieux avec la Loi de Moïse! Or ils ont tous pris un risque en se faisant mutuellement confiance. Ils ont pris leurs responsabilités.

C'est donc que la bienveillance, loin d'être une naïveté ou une faiblesse coupable, est en réalité le véritable fondement de la vie collective. C'est une valeur universelle supérieure aux droits et devoirs de chacun. Elle transcende les multiples barrières qui nous séparent. Seule la bienveillance parvient à articuler des gens que tout oppose.

Son axiome de base est la confiance dans l'individu ou mieux, la confiance dans la personne. Il est toujours préférable de créditer autrui d'un a priori positif, quitte à être démenti parfois, que de pratiquer le soupçon systématique. Au bilan, on s'y retrouve.

C'est au fond un appel à l'intelligence du cœur dans mes rapports avec les autres. A côté de l'intelligence de l'esprit, il existe une intelligence du cœur. C'est l'intelligence du cœur qui fait que les rapports humains sont viables sur le long terme.

Allons maintenant plus profond. Ce passage nous parle aussi de Dieu et des relations qu'Il entretient avec les hommes. Avec Jésus, des rapports nouveaux se font jour. Une illustration concrète de ce qu'on appelle la grâce nous est donnée ici. La grâce est la clé de voûte de la foi, la réalité spirituelle centrale. Elle revêt ici une définition évidente: la grâce est une bienveillance qui permet la guérison de la vie. Nous avons à faire à un Dieu bienveillant dont le but ultime est l'accomplissement de la vie. Il attend de nous que nous soyons avec Lui ouvriers de cet accomplissement.

La relation que Dieu entretient avec l'homme ne passe pas par un code rangeant chaque activité dans une catégorie précise, obligatoire, permise ou interdite. Dieu ne s'incarne pas dans un système de ce genre. Il ne nous parle pas de cette manière. Et là n'est pas la clé de voûte de la foi biblique. Si je me permets d'insister sur ce point, c'est en raison d'une confluence fortuite entre la société du soupçon et de l'influence croissante de l'Islam qui est lui, un dogme de ce type. Ce point capital nous sépare de l'Islam depuis toujours. Dieu ne s'incarne pas dans un texte, il n'est pas dans une Loi écrite. Notre salut ne dépend pas de notre obéissance à une législation dont la source serait divine. Au contraire, Dieu s'incarne dans la chair et dans l'esprit. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie affirme le Christ.

C'est bien pourquoi le salut ( = la guérison ) du serviteur passe par la transgression des législations établies, qu'elles soient religieuses, nationales ou militaires ! La bienveillance divine s'adresse à l'humanité dans son ensemble. Elle s'affranchit des particularismes religieux, ethniques, sociaux ou sexuels qui fragmentent cet ensemble. Elle traverse allègrement les frontières posées par les hommes pour se mettre au service de la vie. Ceci déclenche d'ailleurs chez Jésus une prise de conscience. Il se rend compte que l'action de Dieu touche tout le monde, alors il prophétise: Il en viendra de l'Orient et de l'Occident pour prendre part au festin d'Abraham, Isaac et Jacob... selon la version de Matthieu.

Vous me direz que ce sont là de belles paroles. Que pèse la bienveillance face aux gigantesques et angoissants problèmes qui se dressent devant nous? Et la bienveillance de Dieu, on la voit pas, on ne la sent pas dans les multiples horreurs qui se passent dans le monde et qui défilent sous nos yeux. Au premier abord en effet, la bienveillance ne pèse pas lourd.

C'est que la bienveillance est un risque. La grâce est un risque que Dieu prend par rapport à l'homme. Comme la foi est un risque que l'homme prend par rapport à Dieu. En fait c'est toujours un risque de laisser sa chance à la vie. On ne sait pas à l'avance comment les choses peuvent tourner. Notre espérance peut-être déçue.

Est-ce une raison pour renoncer ? Non. Il est un détail que le récit souligne : la bienveillance est contagieuse. Jésus est émerveillé par la foi du centurion qui a initié une contagion de bienveillance chez les autres.

La plupart des gens savent bien que le monde est aux prises avec le mal. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que ce même monde est tenu par les mains de Dieu. Quand on leur dit, les gens se réveillent. A partir ce moment-là, la bienveillance peut devenir contagieuse.

Concluons avec un mot profond d'un homme récemment disparu qui se disait agnostique mais qui n'en reste pas moins un sage de notre temps, Albert Jacquart. Hamlet considère que la question la plus importante est celle de l'être, être ou ne pas être. Il ne suffit pas d'être, il faut apprendre à être.

Amen

VS 14 septembre 2014